

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

En route pour le Tonkin (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 27, p. 26-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# *En route pour le Tonkin*

*(Suite et fin)*

Quand, après avoir célébré la Sainte Messe, je monte sur le pont, il est déjà envahi par une troupe de petits nègres plongeurs. Ce sont des Somalis musulmans vêtus d'une cotonnade serrée autour des reins par une ficelle. Ils sont capables de nager pendant plusieurs heures sans fatigue, se maintenant dans la position d'un homme assis par un mouvement régulier et lent des bras ainsi que des jambes, la tête émergeant seule de l'eau. Quand on jette une pièce de monnaie à la mer, ils plongent aussitôt, la rapportent à la surface, la montrent et la mettent dans ce qui leur sert de porte-monnaie, c'est-à-dire dans leur bouche.

En attendant le client, ils font un peu de musique. Ils entonnent une mélodie en l'honneur d'Allah : quelques syllabes qui reviennent, toujours semblables, chantées sur une seule note, à l'exception de la dernière du mot Allah qui est baissée d'un demi-ton. J'ai tâché de saisir cette phrase ; en voici à peu près la sonorité : « Oiôïôch Allah, Allah ! » Ils rythment leur chant, piquant les syllabes que j'accentue et allongeant un peu le lah de Allah. Ensuite, l'un d'eux ajuste sur un autre air des mots français : « mossié, madame, commandant, capitaine, jetez, bon voyage ». Il monte d'une quarte sur la syllabe marquée d'un accent et termine le mot sur le même ton, pour redescendre, au commencement du suivant à la note primitive. Pendant ce temps, un autre l'accompagne en chantant « hó-há » sur do fa. Ils obtiennent ainsi un effet d'une monotonie étrange, mais qui n'est pas sans grandeur. Pauvres enfants ! Dire qu'ils ont des âmes pour lesquelles, comme pour les nôtres, le Sang du Christ a été versé, et que malgré cela, ils sont socialement à peine au-dessus du niveau de ces chiens que l'on envoie à la recherche des pierres jetées au loin !...

Nosseigneurs Aiuti et O'Dogherty descendent à terre.

Je les accompagne. Nous sautons dans un canot de louage, envahi de négrillons. Ils ont de bonnes figures intelligentes. L'un d'eux s'approche de moi et me dit : « Moi partir loin avec toi, moi boy pour toi ! » Il était si mignon, avec ses belles dents blanches et ses cheveux crépus !...

La chaloupe nous dépose sur une large jetée d'où nous gagnons la ville. Il va sans dire que nous sommes assaillis par des marchands de produits de toutes espèces. Un gamin de 7 à 8 ans se propose comme guide : « Moi conduire toi église catholique ». Nous le suivons. En cours de route, il fait montre de ses talents. « Moi, chanter français ? » — « Vas-y pour une chanson ! » Nous avons ainsi l'occasion d'entendre des chants soit-disant français en un jargon inénarrable.

Le Père Capucin chargé de la Mission, un français de St-Etienne, nous reçoit très aimablement. Il est heureux de notre visite, car il n'a pas beaucoup de compagnie, — le confrère le plus voisin est à 200 km. de là. — Il nous conduit à la maison des Sœurs Franciscaines de Calois qui tiennent l'hôpital et l'école de la colonie. Désastre ! Les Sœurs font la lessive. La Supérieure est aux cents coups, lorsqu'elle apprend l'arrivée de deux archevêques. Après quelques minutes d'entretien, nous nous retirons. La pauvre « Mère » est encore si émue qu'elle oublie de baiser l'anneau de Leurs Grands. Nous remontons dans la guimbarde qui nous avait amenés : un fiacre « sui generis », dont les roues semblent vouloir partir chacune de leur côté, tant elles sont désaxées. Malgré cela, nous revenons sans trop de peine à la jetée et remontons à bord.

Vendredi, 3 février 1928.

Mon journal est de nouveau très en retard. Il faut que je me hâte de le mettre à jour, car la prochaine escale approche. Nous serons dimanche à Singapour. J'en étais resté à Colombo (Ceylan) où nous débarquâmes lundi passé 30 janvier. Nous passâmes dans la « perle de l'Océan indien » une journée des plus intéressantes.

Mgr O'Dogherty nous entraîna dans une excursion à Kandy, capitale des anciens rois de Ceylan et ville sainte bouddhique.

Au port même, nous louâmes une auto dans laquelle nous prîmes place, S. Exc. Mgr Aiuti, S. Gr. Mgr O'Dogherty, les Pères Tardieu et de Rancourt, le F. da Costa et moi.

Brusquement, nous prenons contact avec l'Asie. C'est d'abord une espèce d'éblouissement, assez semblable à celui que l'on éprouve au cinéma lorsque l'on passe subitement d'une scène d'intérieur obscur à une scène de plein air. Dans un voyage de ce genre, les transitions ne vous sont pas ménagées. Sur le bateau, vous avez l'impression d'être en France, tout le personnel et la plupart des passagers étant français ; vous faites cinq minutes de chaloupe et vous voilà en pleine Asie. Rues grouillantes de cinghalais en costume national : longue pièce d'étoffe attachée autour des reins, descendant jusqu'aux pieds et affectant par derrière la forme d'une robe, tandis que, par devant, ses extrémités inférieures s'enroulent plus ou moins, autour des jambes, qui semblent ainsi revêtues d'un large pantalon bouffant. Nous enfilons une avenue de près de 2 km. et le long de laquelle s'alignent sans aucune interruption, des boutiques en torchis. Ces boutiques en plein vent n'ont qu'un étage et rappellent étrangement les étalages de nos marchands forains. Les denrées alimentaires voisinent avec les objets les plus hétéroclites et sont exposés continuellement à la poussière, au soleil et à toute espèce d'intempérie. La population, extrêmement dense, se presse là comme en un marché permanent. Ces gens ont plus de race et inspirent plus de confiance que les Arabes de Port-Saïd. Ils ont de bonnes figures ouvertes et intelligentes. Les rues sont encombrées de chariots, tirés par des vaches minuscules, à peine plus grosses qu'un chien du St-Bernard adulte, de pousse-pousse tirées par des hommes dont la peau brune ruisselle de sueur, et d'autos hurlantes, tout comme dans une ville européenne.

Nous voici en pleine campagne. Paysage impossible à

décrire. Se figurer un parc ininterrompu, dans lequel on pourrait circuler des journées entières, sans en trouver les limites ; ou aussi une forêt ombragée, comme celles que nous avons en Suisse, mais dont les arbres sont des palmiers, des mangliers, des cocotiers, des banyans, des mangoustaniers, etc. en un mot, toutes les essences équatoriales. La route goudronnée escalade de ravissantes collines et chaque contour vous réserve une surprise. Tantôt c'est un petit lac couvert de nénuphars parmi lesquels se jouent des oiseaux de rêve ; ici, une rivière où dort un éléphant, à demi enfoncé dans la vase ; là, une série de vallons qui s'entrecroisent et vous ont, à distance, un petit air de Suisse. J'ai à chaque instant l'illusion d'être en pays connu, il me semble parcourir les environs de Saint-Maurice. Par tous mes sens, je ressens l'impression très vive de cette terre que j'ai tant aimée, mais brusquement, la rencontre d'un indigène ou d'une case devant laquelle jouent des enfants, me ramène à la réalité. Malgré trois semaines de voyage, les images qui m'ont été familières jusqu'ici gardent encore la première place dans mon imagination, si bien que la réalité vécue depuis le départ de Marseille, me paraît être un long rêve, à chaque instant sur le point de se dissiper, mais sans cesse renaissant.

Mais, parlons d'autres choses ! « Celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière n'est pas apte au royaume des cieux ! »

La montée est rude, le moteur chauffe. Il faut s'arrêter souvent pour reprendre de l'eau. Puis c'est la crevaison, avec tous ses ennuis. Par deux fois, il faudra réparer les chambres à air. Il est midi passé, après plusieurs démarches infructueuses, nous finissons par trouver dans une boutique un régime de bananes. Pour vingt « cents » (environ quarante centimes), nous voilà fourni d'au moins vingt-cinq bananes délicieuses. Ceci nous permettra d'attendre sans trop de peine le dîner tardif que nous ferons à Kandy. Nous n'arrivons au terme de notre voyage que vers deux heures. Nous descendons à l'Hôtel suisse : un établissement magnifique ; la carte promet beaucoup.

Hélas ! à chaque mets demandé, il est répondu invariablement : « Il n'y en a plus ». Que mangeâmes-nous ? Je ne m'en souviens pas. Tout ce que je n'ai pas oublié, c'est que nous payâmes fort cher un bien problématique repas.

Nous faisons ensuite une visite rapide au Séminaire pontifical, tenu par les RR. PP. Jésuites belges et qui reçoit des séminaristes indigènes venus de tous les diocèses du sud de l'Inde.

De là, nous passons à la Pagode de la dent de Bouddha, On fait beaucoup de réclame autour de ce monument qui n'en vaut guère la peine. Les dimensions en sont restreintes et l'art passablement bâtarde. Nous pénétrons par un petit pont qui enjambe un fossé où dorment, dans une eau stagnante, des tortues sacrées. Nous traversons un couloir, orné de reliefs représentant des éléphants, et arrivons dans une sorte d'atrium couvert. Une procession de pèlerins s'apprête à pénétrer à l'intérieur du sanctuaire placé au milieu de la cour. Il ne nous sera pas permis de les suivre. On nous autorisera cependant à faire le tour du « Saint des Saints », mais à l'extérieur. C'est un petit édifice rectangulaire long d'environ dix mètres et dont les parois sont ornées de caissons décorés. Il y a parmi les éléments décoratifs employés, de petits lapins bleus sur fond blanc qui sont très drôles. Les pèlerins paraissent assez pieux. Ils ont revêtu leurs plus beaux habits et portent de petits plats de métal garnis de fleurs coupées. Ils offrent ces fleurs à un gros Bouddha doré, soigneusement enfermé derrière une vitrine. Certains brûlent des bâtonnets d'encens, d'autres se prosternent profondément devant la statue. Un « bouzillon » accroupi dans un coin, est plongé dans une méditation que notre passage dut certainement troubler. Un bonze nous fait visiter ensuite la bibliothèque, petite salle ronde où l'on garde précieusement quelques livres modernes, mais surtout des livres sacrés très anciens. Ces derniers sont des manuscrits gravés avec un poinçon sur des « olles », feuilles d'une variété de palmier coupées en lamelles longues d'environ 30 cm. sur une largeur de

6 cm. Ces lamelles ne sont pas reliées, mais simplement superposées et on les conserve dans une sorte de cartable formé de deux lames de bois retenues ensemble par des rubans. Ces couvertures d'un genre spécial sont ornées de filigranes et d'argent repoussé.

Le bonze parle avec dévotion de ces manuscrits, car certains sont attribués au Bouddha lui-même. Brave type de bonze ! Un homme dans la cinquantaine, cheveux et barbe rasés de près, lunettes d'or, et revêtu d'une grande toge jaune, à la romaine. Il a tout du romain de musée. Il n'a rien d'agressif et se montre très aimable avec nous, mais il a l'air profondément triste.

On nous montre encore le coffre qui contient les ornements dont on revêt dans les processions l'éléphant sacré porteur du reliquaire de la dent de Bouddha.

Et puis c'est le départ. L'assaut des mendiants les plus difformes et les plus hideux exerçant en pleine liberté à la porte de la pagode leur métier lamentable ; et le retour par le même chemin que le matin.

La route est encombrée de véhicules, plus ou moins éclairés, aussi est-il impossible d'avancer normalement. A chaque instant, il faut ralentir ; si bien que nous commençons à craindre de ne pas arriver à Colombo à temps, le « Sphinx » partant à 9 heures. Il est 7 heures lorsque nous arrivons à la Procure des RR. PP. Oblats qui nous attendaient avec une certaine anxiété. Heureusement que nous n'avons pas eu de « panne », sans cela, c'eût été le désastre, car il n'est pas dans les habitudes du capitaine d'attendre les retardataires. Nous regagnons le bord par la dernière chaloupe. Et la vie monotone recommence. Il en sera ainsi jusqu'à dimanche prochain, 5 février, où nous toucherons Singapore.

Après l'uniformité de la mer de Bengale, l'entrée du détroit de Malacca nous apporte un peu de variété. On aperçoit la côte : à droite, Sumatra ; à gauche, la presqu'île de Malacca. Quelques jonques aux voiles brunes, faites de feuilles de latanier tressées, croisent le paquebot où viennent se jouer dans son sillage. On signale un requin ! Je ne saurais trop dire comment c'est fait, puisque

je n'ai aperçu que l'extrémité de l'aileron qu'il porte sur le dos. Mais voilà que tout à coup, une troupe de marsouins — il y en avait certainement plus de cent — se mettent à sauter le long du bateau comme s'ils voulaient le gagner à la course. Ces poissons mesurent plus d'un mètre et parcourent, hors de l'eau, une trajectoire d'au moins deux mètres cinquante.

Lundi, 6 février 1928. — Singapore.

Hier, après avoir dit la Messe à bord, nous descendîmes à terre. Au quai, les RR. PP. Houillon et Pagès nous attendaient. Un télégramme lancé du « Sphinx » les avait avertis de notre arrivée. Tous deux appartiennent à la Société des Missions Etrangères, le premier est Procureur à Singapore et le second Supérieur du Séminaire central de Penang, au nord-ouest de Malacca.

Singapore est, en somme, une répétition de Colombo, avec une population beaucoup plus mêlée. On trouve représentées là toutes les races d'Orient ; les Chinois surtout sont très nombreux. Ils viennent souvent sans rien et réussissent à amasser des fortunes colossales. Les rues sont particulièrement animées aujourd'hui, car on fête une déesse : la Vénus indienne. Nous passons devant le temple de la dite déesse qui doit être très vénérée, si l'on en juge à la foule bigarrée et bruyante qui se presse aux abords de la pagode, et au bruit infernal qui vient de l'intérieur. Il doit se dérouler là-bas dedans quelque bacchanale, au son endiablé des tambourins et des crécelles. Une forte odeur d'encens nous prend à la gorge, mêlée à celles de diverses poudres parfumées dont les dévots ont eu soin de s'enduire le front. Je n'ai pas eu la chance, qu'ont eu d'autres passagers, de rencontrer une procession qui promenait un « jeûneur », le corps transpercé de part en part d'aiguilles acérées.

Le thermomètre marque au moins 30°, aussi attendons-nous que le soleil soit déjà très bas pour risquer une promenade au jardin botanique. J'y ai vu beaucoup d'arbres très beaux, mais, en décrire les caractères ou même en citer les noms, dépasse pour le moment mes petites capacités scientifiques. Puis, la nuit tombe. Et la nuit, c'est partout la même chose !

Nous laissons Nosseigneurs dormir à terre et regagnons



vers 10 heures nos cabines surchauffées, où l'air manque totalement.

Encore deux jours de voyage, et nous abandonnerons définitivement le « Sphinx ». Nous avons quitté Singapore ce matin vers 6 h. Nous remontons maintenant quelque peu dans la direction nord-est, nous éloignant de l'Equateur sans l'avoir atteint. Il est vrai que nous n'en étions pas bien loin, puisque Singapore se trouve à peu près sur le premier degré de latitude nord. J'ai hâte de poser le pied dans ce pays où m'attendent certainement bien des difficultés, mais aussi, j'ai de droit de l'espérer, bien des consolations spirituelles, qui seront ce centuple promis par Notre-Seigneur, avec des persécutions, à ceux qui auront tout laissé pour le suivre.

En attendant, nous étouffons, et je finis par me résoudre à passer la nuit sur le pont. Étendu sur une chaise longue, enroulé dans une couverture, je réussis à dormir relativement bien jusqu'au petit-jour.

8 février 1928. — Saïgon.

La mer, quelque peu agitée cette nuit, imprima au bateau un léger mouvement de roulis. Vers 5 heures, de « Sphinx » reprit son équilibre normal au moment où il pénétra dans la « Rivière de Saïgon ». Le port de Saïgon est, en effet, assez loin de la mer et on ne l'atteint qu'après avoir remonté pendant quatre heures un fleuve au cours sinueux et aux eaux peu profondes. La manœuvre est difficile. Aussi doit-on faire appel à un pilote spécialiste. Sans cette précaution, on risquerait fort de s'embarquer dans le sable et de n'en pouvoir plus sortir. Avec le pilote, montent à bord des agents de la sûreté générale. Tous les passagers doivent se présenter à ces Messieurs qui leur font subir un examen des plus minutieux. Les passeports sont épluchés et, en plus de cela, il faut répondre à la foule de questions indiscrètes que contient un formulaire de deux grandes pages. Tout ceci, fournira le fond de votre casier judiciaire qui sera du reste complété dans la suite et transmis aux Services de la Sûreté des différentes villes où vous passerez. Il n'est pas facile de se cacher, dans ce pays !

Vers 10 heures, nous sommes à Quai, et là nous trouvons Sa Grandeur Mgr Dumortier, évêque de Saïgon,

accompagné du Sous-Procureur de la Mission, le R. P. Louyson. Ce dernier se charge de faire transporter nos bagages sur le bateau-annexe « Claude-Choppe » qui assure la correspondance des courriers de Chine avec la Côte de l'Indo-Chine. Le « Claude-Choppe » partira demain matin pour Tourane-Hanoï, tandis que le « Sphinx » s'arrêtera trois jours avant de reprendre mer à destination de Hongkong. Nous avons pensé demeurer quelques jours à Saïgon, mais comme les personnes que S. Exc. Mgr Aiuti désirait voir se trouvent à Hué, nous renonçons à cet arrêt. Je dois avouer que je n'ai, pour ainsi dire, rien vu de Saïgon : un petit tour en voiture pour rendre visite à divers établissements religieux, et c'est tout. Mgr le Délégué et moi logeons à l'Evêché, tandis que Mgr de Manille et nos autres compagnons reçoivent l'hospitalité à la Procure générale des Missions Etrangères. Ce soir, tous ont été invités à dîner par Mgr l'Evêque. Puis nous nous sommes fait nos adieux. Nous reverrons-nous ici-bas ? C'est fort peu probable ! J'avoue que je ne quittai pas sans émotion ces compagnons dont la Divine Providence m'avait ménagé la rencontre pour adoucir la rigueur de la séparation et tromper la longueur du voyage. Notre pauvre cœur est un incorrigible. Il faut toujours qu'il se rattache à quelque chose sans que jamais les brisements inévitables qui s'en suivent ne parviennent à le rendre plus sage.

Samedi, 11 février 1928. — Hué.

Enfin, au port ! Nous avons débarqué ce matin à Tourane, après deux jours de mauvaise mer. Le « Claude-Choppe » est un bateau moyen qui appartenait autrefois à la flotte marchande grecque et fit partie du butin de la grande guerre. Il ne nous a pas été possible de célébrer la Ste Messe, hier. Ce matin, nous l'avons dite à l'église paroissiale de Tourane, chez le R. P. Saulot qui fait à la fois l'office de Curé et celui de Procureur.

Pour la première fois, je suis monté en « pousse-pousse ». Pendant deux minutes ça vous fait une drôle d'impression d'être tiré ainsi par un homme. Puis on s'y habitue comme à toute chose ici-bas ! En somme, ce mode de locomotion permet à une foule de petites gens de gagner convenablement et honnêtement leur vie (une course

d'un quart-d'heure coûte 10 cent, c'est-à-dire environ 0,25 fr. suisse) par un métier qui est certainement beaucoup plus hygiénique que bien des métiers pratiqués par les ouvriers d'Europe.

Bientôt arrive S. G. Mgr Allys, évêque de Hué, venu à notre rencontre en auto avec le R. P. Lemasle, curé de la paroisse française de Hué. Mgr Allys est demeuré très jeune et plein d'entrain malgré son âge (77 ans) et plus de quarante ans de mission sans jamais être rentré en France. Il m'accueille avec beaucoup de bienveillance et m'offre l'hospitalité à la Mission jusqu'à ce que les questions que je viens traiter ici reçoivent une solution.

Vers trois heures, nous montons en auto et parcourons sans accident les 100 km. qui nous séparent de la capitale de l'Annam. Nous escaladons quelques cols de trois ou 400 mètres, pour redescendre ensuite dans la plaine coupée de temps à autre par des collines boisées. La végétation est encore la végétation tropicale, mais n'a plus la luxuriance de celle de Colombo ou de Singapore. Nous traversons des villages en « paillotes », baraques de bambous recouvertes de paille et de feuillages tressés. L'eau ne manque pas, ce ne sont de toute part que fleuves, canaux et rizières inondées. De nombreux ponts facilitent maintenant la circulation, autrefois très difficile. En un point cependant, au bord d'une lagune, l'auto doit emprunter un bac qui la transporte sur l'autre rive.

Enfin, vers 6 heures, nous voici à Hué. Je m'aperçois alors d'une coïncidence que je n'avais pas remarquée ce matin : c'est aujourd'hui samedi (jour dédié à la Très Sainte Vierge), 11 février, fête de Notre-Dame de Lourdes et de S. Séverin, Abbé d'Agaune. Je suis vivement touché de cette attention de la Providence qui semble faire offrir à notre bonne Mère du ciel les prémices de la première œuvre missionnaire de l'Abbaye par un de ces saints qui plantèrent autrefois la vie religieuse en Agaune.

Et maintenant, avant de clore ce récit de voyage, qu'il me soit permis de demander à tous ceux qui le liront une prière pour cette œuvre si importante, sans oublier le pauvre chanoine qui voudrait bien ne pas être un obstacle trop grand à sa réalisation.

Chne Louis PONCET, missionnaire.

FIN